

ÉCOLE ET SAVOIR DANS LES BANLIEUES... ET AILLEURS

FORMATION DES ENSEIGNANTS

Enseigner

BERNARD
CHARLOT

ELISABETH
BAUTIER

JEAN-YVES
ROCHEX



ARMAND COLIN

reproduire son histoire, constitue, pour Carlos, un puissant support à partir duquel il pourra construire sa propre histoire contre — dans les deux sens — celle de son père, à partir duquel il peut sans difficultés majeures conjuguer permanence et changement dans son parcours identificatoire. Cette dialectique semble même être pour une bonne part au principe du choix de filière effectué par Carlos qui, alors que ses résultats de Seconde lui permettraient d'opter pour n'importe quelle classe de 1^{re}, refuse aussi bien la 1^{re} S qu'une 1^{re} F, et opte pour une 1^{re} E dans laquelle il dit explicitement qu'il pourra conjuguer enseignement général et enseignement technique : "je vais essayer de grouper études générales en gardant quand même le truc technique".

Malika, quant à elle, est la huitième d'une fratrie de neuf enfants; son père, Algérien, était ouvrier dans le bâtiment; il avait 69 ans à la naissance de Malika; décédé alors que celle-ci avait 15 ans, il ne savait ni lire ni écrire, pas plus que son épouse qui n'a jamais exercé d'activité professionnelle. Pour autant, Malika était une bonne élève de 3^e et a été admise sans difficultés dans une classe de Seconde option Sciences médico-sociales. En réponse à notre demande de "bilan de savoir", voici l'essentiel du texte, véritable hymne à l'école, qu'elle nous écrivait à la fin de sa classe de 3^e :

"J'ai 16 ans et c'est aujourd'hui que je dois tout décider. Mon orientation va beaucoup compter plus tard : je veux être sage-femme car c'est un métier superbe ; j'ai toujours aimé les enfants et particulièrement les bébés. Très tôt (vers 8 ans), j'ai commencé à garder des bébés. C'est peut-être cela qui m'influence maintenant. L'école m'a beaucoup aidée, et va m'aider encore longtemps.

J'ai eu beaucoup de problèmes familiaux et je pense que c'est l'école qui m'a aidée à m'en sortir. Mon père étant très âgé, je n'ai jamais pu vraiment discuter avec lui. Ma mère ne sait ni lire ni écrire. Mes parents ne parlent pas français, j'ai toujours été obligée de travailler seule (...), mes parents sont musulmans et je ne peux pas leur parler de mes problèmes (...). Je suis Algérienne et je suis née en France. Je sais que si j'étais née en Algérie, je n'aurais pas eu la même mentalité; l'éducation n'est pas la même; les rapports entre amis ne sont pas du tout les mêmes. Disons que leur niveau à l'école est plus bas que celui d'ici. Moi je dis que j'ai eu vraiment de la chance de naître ici. Je sais que mes études auraient été différentes. J'aurais aussi grandi différemment (...). Ce que je peux vous dire, c'est que l'école, heureusement que cela existe!"

Cette expression très forte du sentiment que, pour elle, l'école a une fonction sociale et personnelle très importante, débouche, de fait, chez Malika sur une forte mobilisation scolaire, appuyée sur une solide vocation de sage-femme, elle-même étayée sur la "corvée" de garde de ses neveux et nièces. Le rôle ainsi attribué à l'école semble remonter aux premiers jours de l'école primaire, parlée comme initiation à un monde nouveau : "J'ai tout de suite aimé l'école en CP. Le CP, ça a été, je crois, ma plus belle année (...), c'est sans doute parce qu'il y a toutes les connaissances d'un coup".

groupe familial qui est aussi groupe culturel, on pouvait se demander si le rôle ainsi attribué à l'école ne risquait pas de la constituer en instance concurrente de la famille, dans une relation d'antagonisme consacrant une rupture radicale, sans continuité possible, entre Malika et sa famille. L'entretien mené avec Malika nous a permis de vérifier qu'il n'en est rien, et qu'il existe au moins deux registres, deux ordres de pratiques matérielles et symboliques dans lesquels elle s'autorise tout autant qu'elle est autorisée à devenir différente de sa famille, sans pour autant avoir à la renier et à se renier avec. Ces deux registres, et l'on en saisira l'importance en se souvenant que Malika est algérienne, sont la langue et la religion. Écoutons ce qu'elle nous en dit.

Sur la langue tout d'abord : "Ma mère, c'est en arabe qu'elle me parle, alors... Déjà je parle pas arabe. (...) Chez moi, on parle français. *Elle me parle en arabe, je lui parle en français*, vu qu'elle comprend le français. Alors bien sûr y a pas de problèmes là-dessus. Elle a toujours compris le français, alors je vois pas pourquoi je parlerais arabe si elle comprend le français. On nous le reproche beaucoup... Mes grandes sœurs parce qu'elles, elles parlent arabe. Elles sont nées là-bas, et puis elles me disaient «normalement tu devrais parler en arabe à ta mère». Elle comprend le français, pourquoi je lui parlerais arabe ? *Bon, maintenant c'est l'habitude.*"

Sur la religion ensuite : "Mes deux parents étaient musulmans, mes deux parents. Moi j'suis, enfin nous on est seulement algériens, on n'est pas musulmans. Je sais qu'autour de nous, quand on me demande si je fais le ramadan, j'dis non. On me dit : «ben pourtant tu devrais le faire». Je dis : «pourquoi ? je suis pas musulmane». Alors on me dit : «mais si, t'es arabe». Alors je dis : «ben attention, hé, *l'un n'implique pas l'autre*, hein». Ils pensent tous le contraire : «quand on est algérien, on est arabe, on est musulman, et quand on est musulman, on est arabe...» Pour eux, c'est comme ça. (...) Mes parents font la prière. Mon père, il avait été à La Mecque. Ma mère, elle y est pas encore allée (...). *Maintenant je me suis habituée*, alors maintenant, quand elle fait quelque chose, je sais même pas si c'est musulman ou si elle le fait comme ça. Et puis il y a le fait aussi qu'elle ne mange pas de porc, et pas de viandes qui sont pas égorées selon la coutume aussi. Bon, on se gêne pas pour en manger, mais si elle achète des steaks hachés, bon ben elle, elle pourra pas les manger"¹.

Ces passages, au sujet de la manière dont se négocient, entre Malika et sa mère, les choix langagiers et les pratiques religieuses et culturelles, nous semblent extrêmement révélateurs de ce que nous appelons un phénomène de triple autorisation : si Malika s'autorise à "être arabe sans être musulmane" ("l'un n'implique pas l'autre"), à parler français tout en acceptant que sa mère continue à lui parler arabe, s'il n'y a "pas de problèmes là-dessus", au point

sans que ces pratiques dont elle-même s'est émancipée soient pour autant frappées d'opprobre et de dévalorisation. D'autres passages, où Malika parle de sa mère nous montrent que, pour elle, mener une autre vie que sa mère, faire mieux qu'elle, ce n'est pas pour autant la juger et la rendre seule comptable de cette situation qu'elle-même ne veut pas reproduire. Il nous semble que nous sommes là en présence d'un puissant ressort subjectif de mobilisation scolaire des jeunes filles (et pas seulement des jeunes maghrébines) : faire mieux que leurs mères, choisir de mener une autre vie, ce n'est pas pour autant porter un regard négatif sur celles-ci dont la vie a été plus contrainte par la division sociale et sexuelle du travail et des savoirs que celle de leurs époux (ce processus est certainement beaucoup plus compliqué et douloureux pour les jeunes gens, nous en aurons un exemple avec Karim).

Parce que ce phénomène de "triple autorisation" est parlé et agi symboliquement (l'exemple des steacks hachés étant particulièrement clair à cet égard) dans les relations entre mère et fille, Malika peut conjuguer changement et continuité, passer sans difficultés subjectives majeures de l'univers familial à l'univers scolaire, de ce que représente celui-là à ce que représente celui-ci : les choses se parlant, les transformations sont autorisées. C'est la reconnaissance, par Malika (mais aussi par sa mère), que l'histoire de l'autre est légitime sans être la sienne, qui rend possible cette triple autorisation et permet à l'histoire familiale à travers Malika de se poursuivre sans se répéter, et ce sans conflit insurmontable.

Mais sans doute est-ce aussi parce que les activités d'apprentissage sont l'occasion pour Malika d'une réelle activité d'élaboration sur des contenus non formels, ayant pour la plupart un sens en eux-mêmes, que ces transformations sont facilitées. Si l'émancipation symbolique, parlée et autorisée dans l'espace familial, passe par l'école, elle y semble en retour structurée et renforcée par l'appropriation de contenus signifiants. La dialectique entre fonction sociale et fonction symbolique de l'école et des activités d'apprentissage ainsi constituée semble bien être un puissant soutien — objectif et subjectif tout à la fois — à la mobilisation scolaire de Malika. Et ce, dans un processus où l'effet devient en retour la cause de ce qui l'a initié.

En effet, Malika est capable de parler très précisément des activités d'apprentissage qu'elle a menées au collège, de celles qu'elle mène aujourd'hui au lycée. Leurs contenus et leurs raisons d'être semblent être clairement perçus, coordonnés et intégrés dans un projet professionnel — être sage-femme — en cohérence avec la formation et les stages suivis ("Les bonnes choses de la Seconde médico-sociale, par rapport aux indifférenciées, c'est déjà qu'on fait des stages, et puis c'est suivi d'une matière à l'autre : si on fait l'enfant en Sciences Nat, on le fera en même temps sous l'aspect psycho-socio-juridique"). Et si Malika, comme tous les élèves, préfère avoir des "profs sympas", elle ne confond pas pour autant le relationnel et les

De même, si l'aspiration à un métier qui lui permette d'avoir un avenir meilleur que la vie de ses parents est, pour Carlos, un élément majeur de son rapport à l'école, une telle aspiration ne l'empêche pas d'établir un rapport de sens au savoir et aux contenus pour eux-mêmes. D'une part, rêvant de devenir pilote d'avion, Carlos est un des très rares adolescents que nous ayons rencontrés qui sache précisément ce qu'est ce métier, quelles compétences professionnelles, quelles études et quelles compétences scientifiques et technologiques il requiert, connaissance qui lui permet de penser et d'agir les médiations entre le présent de sa situation scolaire et cet avenir dont il rêve. Plus, s'il sait qu'il lui faudra pour cela faire de longues études, celles-ci l'intéressent en dehors même de son projet professionnel : il dit par exemple aimer les sciences biologiques et avoir toujours été passionné par l'histoire (la civilisation égyptienne, le Moyen Age, etc.), au point d'avoir, dans une logique où c'est le savoir qui finalise l'aspiration à un métier et non l'inverse, envisagé de devenir archéologue.

Dès lors, il semble qu'il n'y ait guère d'inquiétudes à se faire quant à l'avenir scolaire de Carlos. Nous n'en voulons pour preuve que le fait qu'il termine l'entretien en nous tenant des propos qui, comme le bilan de savoir rédigé par Malika, constituent un véritable hymne à la gloire de l'école et des connaissances. En effet, interrogé sur les moments qui lui paraissent les plus importants dans son parcours scolaire, Carlos répond : "Les moments que je trouve les plus importants, c'est quand on change, par exemple du primaire au collège, et après du collège au lycée. C'est deux moments très importants pour moi. Parce qu'on change, on est en primaire, on est en CM2, on est les plus grands, on arrive au collège, on est les plus petits, en 6^e. Après, c'est pareil, on arrive en Seconde, on est les plus petits encore. Ça change pareil. A chaque fois, il y a la mentalité qui change." Et lorsqu'on lui demande si grandir est en lien avec le fait d'apprendre des choses nouvelles, il enchaîne immédiatement : "Oui, c'est penser d'une autre façon, c'est réfléchir. Grandir c'est pas seulement grandir physiquement, c'est aussi grandir dans la tête quoi. Et l'école elle est là pour ça aussi, pour essayer de nous former. Surtout en nous faisant apprendre des choses, on apprend des choses différentes. De plus en plus on apprend des choses plus dures, plus intéressantes aussi. Tout le temps c'est intéressant, mais grandir... c'est avec les connaissances aussi qu'on grandit".

2.2. Edith : de l'indistinction à la volonté d'effacer

Edith, elle, est la dernière d'une famille guadeloupéenne de six enfants. Son père est OS dans l'industrie automobile, et sa mère est aide-soignante. Après être parvenue difficilement, et en ayant redoublé la 5^e, jusqu'en classe